

La période de confinement que nous vivons est exigeante pour les parents appelés à devenir 24h/24 sans répit les chefs d'orchestre d'un accordage familial suffisant sans pouvoir s'appuyer comme habituellement sur les différents réseaux : école, voisins, logopèdes, crèche, grands-parents,.... La nécessité de l'entraide entre parents, de la présence solide du réseau social environnant et des professionnels de l'aide s'affirme plus que jamais dans cette période où justement, ces ressources ne se déploient plus dans les mêmes modalités.

Pour élever un enfant, les parents ne suffisent pas. C'est, pour lui, une nécessité d'être entouré et guidé par une diversité d'adultes, parents, familiaux et professionnels.

Tenter de prévenir les effets délétères d'une expérience de confinement et de repli des familles sur elles-mêmes, repenser le rôle habituel de la famille et la nécessaire alliance éducative autour de l'enfant est le défi de ce texte.

Daniel Coum est psychologue clinicien, psychanalyste, directeur des services de Parentel et Maître de conférences à l'université de Bretagne. Il est l'auteur de nombreux livres dont « Paternités » (2016), « Repères pour le placement familial » (Erès, 2017) et directeur d'ouvrage de « Par-delà l'amour et la haine dans les liens familiaux et le travail social » (Parentel/Erès, 2020).

yapaka.be

Coordination de la prévention
de la maltraitance
Secrétariat général
Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



FAIRE FAMILLE AU TEMPS DU CONFINEMENT

DANIEL COUM

116 yapaka.be

LECTURES

TEMPS D'ARRÊT

FAIRE FAMILLE AU TEMPS DU CONFINEMENT

QUELQUES POINTS DE REPÈRE

Daniel Coum

yapaka.be

Faire famille au temps du confinement

Quelques points de repère

Daniel Coum

Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.

Directrice de collection : Claire-Anne Sevrin assistée de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Laurane Beaudelot, Philippe Dufromont, Audrey Heine et Habiba Mekrom.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'Enseignement, Administration générale de l'Aide à la Jeunesse, Administration générale des Maisons de Justice, Administration générale du Sport, Administration générale de la Culture et ONE), la collection « Temps d'Arrêt / Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

Comité de projets : Mathieu Blairon, Nicole Bruhwyler, Olivier Courtin, Jean-Marie Delcommune, Anne-Marie Dieu, Marleine Dupuis, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Pascale Gustin, Françoise Hoornaert, Farah Merzguioui, Sophia Mesbahi, Raphaël Noiset, Nathalie Van Cauwenberghe, Françoise Verheyen.

Comité directeur : Frédéric Delcor, Liliane Baudart, Annie Devos, Lise-Anne Hanse, Alain Laitat, Raphaël Noiset, Benoit Parmentier, André-Marie Poncelet.

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.
Avril 2020

Une épreuve qui fait grandir ?	5
La famille, s'en servir pour s'en passer.....	7
Être parent par temps de crise.....	11
Quand on s'occupe d'un enfant qui n'est pas le sien	15
Quelques points de repère pour la pratique.....	17
Structurer l'espace	19
Structurer le temps	20
Structurer les relations.....	21
La répétition et l'amplification de la souffrance de l'enfant placé... et de la famille d'accueil	25
Prendre soin de soi, être conscient de ses propres limites : une exigence professionnelle	29
L'art de la modération et de la délégation.....	33
Bibliographie.....	35

CONTEXTE COVID-19

Ressources pour les professionnels – Vidéos en ligne	38
---	-----------

Une épreuve qui fait grandir ?

« A quelque chose malheur est bon » aurait dit ma grand-mère qui ne manquait pas d'à-propos. Qu'est-ce que cela veut dire ? Si le confinement est une épreuve, et il l'est, il faut se souvenir de ce que l'épreuve est, quelle qu'elle soit, une initiation. De deux manières au moins. De gré : on la choisit, comme une épreuve sportive à l'occasion de laquelle l'on tente de battre un record aux fins d'en sortir augmenté des bénéfices d'une victoire supplémentaire sur soi ou sur d'autres ; elle devient alors une mission à remplir, un objectif à atteindre, un défi à relever. Le challenge stimule et l'action prend sens qui nous fait aller puiser, non sans un certain plaisir, malgré l'effort ou la frustration, dans nos ressources les plus profondes, parfois même méconnues. Les sportifs de haut niveau peuvent en témoigner. Ou de force : l'épreuve s'impose à nous comme une contrainte majeure que l'on subit, sans pouvoir s'y soustraire, croit-on dans un premier temps, au motif qu'elle nous est imposée. Nous désirons, en rêve ou dans la réalité, dès lors nous y soustraire car en ces temps d'individualisme forcené, comment l'autre de la loi, du pouvoir, pourrait-il décider pour moi de me priver de cette si chère et si fondamentale liberté ?

Aujourd'hui, la protection de soi-même (ne pas contracter la maladie) sinon une solidarité de nécessité (éviter de la transmettre et/ou d'encombrer les urgences) sont convoquées comme raison suprême pour nous faire accepter, ou tout au moins tolérer, cet outrage majeur à notre liberté individuelle qu'est le « confinement ». Celui-ci qui suppose tout à la fois interdiction de se déplacer et restrictions des contacts physiques avec autrui, sauf avec ceux qui partagent le confinement, qui constituent en l'occurrence la famille. Tel est le paradoxe. Le confinement n'isole véritablement que les personnes qui vivent seules. Les

autres, il les contraint à une co-présence obligatoire, une cohabitation forcée, un huis clos familial exceptionnel et possiblement insupportable. La famille n'est pas seulement une ressource. Elle peut être également un handicap. Ce qu'il en sortira, de cet empêchement à sortir ? Nul ne le sait. Mais l'expérience vaut pour être une occasion offerte d'en relever le défi, pas sans condition.

La famille, s'en servir pour s'en passer

Outre les incidences politico-morales que cette situation génère, sont mises à l'épreuve nos aptitudes à faire avec, et à quelques-uns en famille, l'autre proche, le « prochain familial » : le/la conjoint/e, l'enfant, le parent... Le huis-clos familial est convoqué comme une ressource – « heureusement qu'ils/elles sont là, au moins on n'est pas seul » - ou comme un moindre mal, une compagnie obligatoire. Mais le huis-clos familial peut également être un enfer ! L'on se souviendra avec à-propos de la thèse de Sartre – « l'enfer c'est les autres »¹ - ou, plus précisément encore, celle de Gide et son fameux « familles je vous hais. ». La clôture du lien familial sur lui-même n'est pas un moindre mal, c'est un mal en soi. L'un comme l'autre disent quelque chose de l'envers du décor : la famille, pourtant valorisée dans tous les sondages d'opinion, y compris chez les jeunes, comme une valeur cardinale et une ressource sûre, est également le lieu de la détestation, de la haine, des mauvais traitements sur les enfants, de la violence conjugale. Difficile, sauf à sacrifier à l'idéologie familialiste increvable ou à un utilitarisme de circonstance, de prétendre le contraire. L'harmonie familiale est un doux rêve que la réalité vient mettre à mal. La vie de famille et les liens familiaux qui s'y nouent est une épreuve nécessaire, un mal pour un bien : il faut s'en servir, mais pour pouvoir s'en passer.

En effet, pas d'enfant sans liens familiaux. Et il ne s'agit pas là de « fabriquer la chair » dont on sait maintenant que les stratagèmes biotechnologiques sont multiples pour pallier les défaillances de la nature. Non, il s'agit de reproduire l'humain, d'instituer la vie, de réunir autour du nouveau-né et quelques années durant,

1. Jean-Paul Sartre, *Huis-clos*, 1944.

les conditions de possibilité du devenir sujet. Pas de sujet sans une structuration spécifiquement humaine des liens dits familiaux dans le creuset desquels le petit doit devenir un enfant puis un adolescent, puis un adulte... La nécessité est ici anthropologique, c'est-à-dire nécessairement humaine et nécessaire à la reproduction de l'humain. Et notons en passant qu'elle peut se déléguer. Nul besoin d'être géniteur pour être « parent » et investir, de fait, cette immense responsabilité : les pères (toujours supposés avoir transmis leur ADN), les parents adoptifs, les beaux-parents, les assistants familiaux², entre autres, peuvent en témoigner. Car en effet, nous savons désormais que la forme sociale de ces liens importe peu. Exit LA famille. Il y a des familles : monoparentales, homoparentales, adoptives, d'accueil... L'ordre politique, la culture, la société... contraignent, plus ou moins, le scénario familial en en donnant une définition politico-morale-légale. L'étude ethnologique des sociétés d'ailleurs, d'avant et, désormais, d'aujourd'hui en Europe occidentale, nous montre, preuve à l'appui, qu'en la matière la liberté de « faire famille comme on veut » est, d'être devenue la règle, en l'occurrence immense. De la fabrication de la chair à la formation de l'adulte en passant par l'éducation de l'enfant, les manières de faire sont multiples et le désir, en la matière, triomphe. La contrainte, dont on pensait qu'elle était une vérité transcendante ancrée dans les lois de la religion ou celles de la nature, s'avère donc en fait relative à une société donnée. Donc évanescence. L'idéologie du moment satisfait-elle aux exigences d'un individualisme forcé, d'un libéral « chacun fait ce qui lui plaît » ? Alors la liberté devient totale, croit-on : dès lors, le désir de chacun domine la loi collective et le champ des possibles apparaît alors sans limite. On doit pouvoir faire famille comme on veut. Mais la liberté n'est jamais sans coût (l'angoisse) mais surtout sans limite : tout agencement des liens autour de l'enfant ne

lui sont pas favorables. La psychopathologie infantile et les dysfonctionnements familiaux sont là pour nous en donner la preuve. Et si l'attachement semble avoir acquis ses titres de noblesse dans les théories du moment, y souscrire sans recul serait faire injure à celui qui en a fait la théorie inaugurale, il y a bien longtemps, à savoir le psychiatre et psychanalyste anglais John Bowlby. Que soutenait-il ? Ni plus ni moins que l'attachement est la condition de possibilité d'un non moins nécessaire processus de séparation. Nous ne développerons pas ici la complexité de cette thèse brillamment soutenue, quoiqu'autrement, par Françoise Dolto. Mais retenons ceci qui nous intéresse au plus haut point au vu des circonstances : le destin de tout enfant est de se séparer, le temps venu, de ses parents ce qui implique qu'il y ait initialement été suffisamment bien attaché. Autrement dit, si l'amour parental est nécessaire à l'enfant, il ne l'est qu'à la condition d'être limité. L'oiseau doit pouvoir s'envoler du nid.

L'épreuve que nous traversons collectivement nous lance un défi que les parents en général et les assistants familiaux en particulier, ont à relever dans des conditions inédites, singulières, exceptionnelles c'est-à-dire quasi-expérimentales. Ils n'ont pas, tels les soignants, à soigner des malades, sauver des vies et accompagner des mourants. Ils ont à s'occuper d'enfants dans des conditions contradictoires non seulement en fonction de la mission dont ils sont investis, mais aussi en fonction de l'essence même du lien familial. Outre les difficultés auxquelles les uns et les autres vont être confrontés, il s'agit d'en suffisamment bien comprendre les mécanismes pour tenter de prévenir les effets délétères d'une telle expérience de confinement et de repli des familles sur elles-mêmes. Les circonstances nous permettent ici d'en dire quelque chose.

2. Pour les professionnels et lecteurs belges, veuillez lire « familles d'accueil ». Sont également concernés, dans une mission différente, les éducateurs et professionnels d'institutions d'hébergement.

Être parent par temps de crise...

Les psychologues que nous sommes, pratiquant de longue date ce que nous appelons désormais « aide à la parentalité », ont recueilli, avec le temps, de très nombreux témoignages, confidences et autres propos de parents de toutes sortes, y compris d'accueil, du fait d'avoir été confrontés à des situations diverses et variées. De fait, et c'est là une caractéristique des temps modernes, chaque parent, chaque éducateur a à inventer sa manière d'être père, mère, grand-parent en tenant compte autant que possible de la singularité de son enfant : on ne s'occupe pas de la même manière de deux enfants inévitablement différents non seulement par leur âge mais par leur tempérament, et également la relation que l'on entretient avec eux... En conséquence de quoi, les enfants, ça va déjà mieux quand on en parle, au cas par cas.

Cependant, la crise sanitaire que nous traversons confronte les parents à quelque chose de tout à fait inédit et, dans un premier temps, anxiogène. Inédit parce que le « confinement », qui suppose arrêt de la scolarité extérieure, le maintien des enfants chez soi et l'interdiction des regroupements de quelque nature que ce soit, etc. est une mesure à double dimension. Elle est collective (tout le monde ou presque est logé à la même enseigne) et sévère (les restrictions de liberté qu'elle suppose sont drastiques). En effet, la liberté de déplacement, qui rend possible l'activité professionnelle et sociale, c'est-à-dire la séparation et la prise de distance, fait partie des droits fondamentaux des personnes dans une démocratie. Le confinement, d'autre part, est familial. Alors même que la vie de famille est, dans les temps modernes, plutôt dispersée (travail des parents, garde d'enfants, etc.) la cellule familiale est

désormais « condamnée » à se replier sur elle-même, bon gré, mal gré, quelques temps sans qu'aucune échéance soit, aujourd'hui, perceptible.

La chose n'est pas évidente, c'est peu de le dire. Nous sommes bien placés pour dire et rappeler qu'un enfant s'éduque à plusieurs, que deux parents n'y suffisent pas et que les enfants apprécient – ce n'est pas un caprice mais une nécessité – d'avoir affaire à d'autres adultes que leurs seuls parents. Cela est vrai pour toute famille. Cela l'est particulièrement pour les familles rencontrant des difficultés. La distanciation sociale générale prescrite implique de fait une promiscuité familiale qui constitue, à première vue, une contrainte et peut-être même un fardeau pour certains parents. Si de nouvelles manières d'être ensemble peuvent s'y découvrir, elles ne concernent pas tout le monde et caractérisent le début de toute nouveauté. Elle peut, pour ceux-là, représenter une aubaine, une occasion de retrouvailles, de réunion, de rassemblement. Momentanément. Le confinement familial, contraire à la vie de famille, devient vite une gageure. A cette difficulté peut s'ajouter le poids du sentiment de culpabilité, voire de honte, d'éprouver cette crainte, ce regret voire ce refus intérieur, d'avoir à s'occuper, 24h/24 et 7j/7 de ses enfants... L'anxiété, parfois majeure, de la contamination du virus, du déclenchement de la maladie et, *in fine*, de la survenue possible, dans de rares cas, de la mort (inquiétude que la médiatisation de l'épidémie augmente) ne manque pas de saisir les parents. Ceux-ci, en tant qu'homme ou femme, mais également en tant que père ou mère, inévitablement inquiets pour leur propre santé autant que pour la santé de leurs enfants, ne sont pas dans les meilleures dispositions pour rassurer ces derniers dont on sait combien ils sont perméables, d'autant plus qu'ils sont petits, aux émotions de qui s'occupe d'eux et qui, elles aussi, sont contagieuses.

La situation de crise est donc une épreuve pour tout le monde et vécue différemment par chacun. Avec la

difficulté supplémentaire que représente le fait de ne pas pouvoir faire appel aux grands-parents ou à la famille élargie, qui se trouvent eux-mêmes éprouvés (ou soulagés c'est selon.) de cette exclusion. L'épreuve suppose de trouver, en soi et autour de soi, des ressources anciennes ou nouvelles pour faire face et aider les enfants dont on a la charge à la traverser. Ou tout au moins à ne pas faire peser sur eux le poids d'une inquiétude, d'un stress, d'un désarroi qu'ils méconnaissent parce qu'il n'est pas le leur mais auquel ils sont inévitablement réceptifs. Sans doute faudra-t-il sortir du placard les jeux de société, les livres à lire ensemble ou chacun dans son coin, et les albums à colorier... Sans doute également gagnera-t-on à établir quelques « règles du jeu familial ». Elles viendront, avec l'aide d'un emploi du temps qui scandera les journées entre travail scolaire, temps partagés et temps d'isolement, structurer les relations de sorte que la vie de famille ne soit pas soumise à la loi de la jungle. Et l'on redécouvre, nous disent certains parents, deux ou trois choses essentielles à la vie de famille : l'importance de la responsabilité parentale (mélange d'autorité et d'affection, d'amour et de limites) ; le plaisir des activités culturelles partagées ou solitaires (dessin, films, lecture, jeux vidéo, discussions, cuisine, etc.) pour donner une expression acceptable aux émotions éprouvées ; la nécessité des conflits, inévitables, qui demandent à être surmontés ; et enfin, paradoxalement, l'utilité de l'ennui qui oblige à inventer, à imaginer, à créer.

Nul doute que la période que nous vivons sera exigeante pour les parents appelés à devenir plus que jamais les chefs d'orchestre d'un accordage familial suffisant. « Prendre sur soi » n'est non seulement pas facile mais parfois couteux. Mais leur rôle principal se confirme à cette occasion à savoir apprendre aux enfants à vivre dans cette micro-société qu'est la famille alors qu'une menace plane à l'extérieur, en attendant que le cercle de famille s'ouvre à nouveau. Plus que jamais la nécessité de l'entraide entre parents

mais également dans le réseau social environnant s'affirme : la distanciation est davantage physique que sociale et l'éloignement géographique n'empêche pas le lien social et affectif avec l'extérieur. Mais l'épreuve est rude. Il y aura à en tirer quelques enseignements. Nul doute que « le retour à la normale » ne se fera pas sans changements un peu cruciaux dans notre manière de voir la vie, de famille entre autres.

Alors comment faire pour que la vie familiale, pour les parents en général et pour les parents d'accueil en particulier, soit vivable au temps du confinement ? Nous vous proposons ici quelques pistes de réflexion.

Quand on s'occupe d'un enfant qui n'est pas le sien

Accueillir un enfant qui n'est pas le sien n'est pas chose facile en temps ordinaire. En temps de crise, ça l'est encore moins. Il y va d'un principe de réalité : le confinement oblige à une cohabitation continue - c'est du 24h/24 et 7j/7 – sans échéance visible et sans échappatoire possible. On sait que ce n'est pas pour toujours mais on ne sait pas quand est-ce que ça va s'arrêter. De plus, la pénurie ne porte pas uniquement sur les masques et les respirateurs à l'hôpital. Elle affecte également et immédiatement les soutiens habituels qui sont autant de salutaires fenêtres ouvertes sur l'extérieur : la rencontre avec les travailleurs sociaux, les réunions de synthèse, les groupes de parole entre assistants familiaux, etc. Et, cerise sur le gâteau, la menace d'une contamination possible plane non seulement pour l'enfant que l'on garde, mais aussi pour ses propres enfants, et pour soi-même, avec l'horizon anxigène d'une hospitalisation, voire d'une mort qui d'être toujours possible n'en est pas moins perçue ici comme palpable. Les informations en continu et le décompte macabre et quotidien des victimes du virus ne sont pas faites pour rassurer. Il y a de quoi avoir peur, peut-être même s'affoler, au moins intérieurement.

Bref, il n'y a pas lieu de se voiler la face, l'affaire est « compliquée ». Et c'est un euphémisme. Mais le reconnaître est déjà peut-être une manière d'affronter la crise, entre deux excès : soit d'être submergé par l'angoisse au point d'être empêché de pouvoir faire face ; soit d'opter pour le déni, faire comme si de rien n'était, au risque de se mettre en danger, soi et les autres. La difficulté est donc un fait qui se double d'un paradoxe : alors même que les liens familiaux,

pour nécessaires qu'ils soient, n'en ont pas moins pour seule vocation de permettre à l'enfant de s'en extraire, ici on l'y confine. Pas de dérobade possible, ou si peu. Au temps du confinement, la confrontation permanente à l'autre parental est, pour l'enfant, obligatoire et continue. Temporairement certes, mais quand même. Et de cette cohabitation permanente, il va bien lui falloir s'en sortir, mais sans sortir. De sorte que le confinement familial est, dans les termes, un oxymore. De sorte que pour le parent – ou l'assistant familial, en tant qu'il en tient lieu – c'est la même histoire donc possiblement la même peine : il va falloir faire avec l'enfant, tout le temps, alors même que sa présence n'est ordinairement supportable qu'à la condition qu'il s'absente de temps en temps... Alors comment faire ?

Quelques points de repère pour la pratique...

S'il appartient à chacun de trouver « ses » solutions, cela ne dispense pas d'avoir recours à l'aide, au contraire. Et peut-être même aux conseils. Et il ne manque pas de donneurs de leçons qui, avec la meilleure intention du monde, expliquent comment vivre sereinement un confinement. Et peut-être même de transformer l'épreuve en expérience positive. Sans souscrire à telle perspective, reconnaissons que quelques règles générales, tirées des enseignements d'autres (les astronautes, reclus dans un vaisseau spatial par exemple ou, plus proches de nous, les sous-mariniers cloîtrés dans un espace restreint sans contact avec l'extérieur pendant des semaines voire des mois), peuvent sinon s'appliquer à tous, tout au moins intéresser tout le monde. Pour s'en inspirer éventuellement. Parmi celles-ci, on peut trouver trois grands principes. Il faut, dit-on, vivre le confinement comme une solution choisie pour résoudre un problème, plutôt que de le subir comme une contrainte incomprise. L'on gagne, apprend-on également, à organiser sa vie en instituant des repères dans le temps, c'est-à-dire des rituels, des habitudes, des horaires, un programme... qui vont venir scander les journées voire les semaines. Enfin, l'on doit continuer de se tenir informé, à heure fixe également et non en continu, de l'évolution de la crise, de sorte que les deux premiers points continuent d'avoir du sens. Car du sens, il faut bien que la vie en garde un peu sauf à risquer de désespérer et/ou de se désolidariser de l'effort collectif.

Cependant, les principes tirés des expériences de confinement tels que les astronautes et les navigateurs ont pu les vivre méconnaissent une dimension centrale de ce qui arrive aujourd'hui : les enfants ne vivent pas l'enfermement comme les adultes et ceux-ci, lorsqu'ils

sont parents ou assistants familiaux, ont affaire non seulement à leur propre vécu mais également à la responsabilité qu'ils ont d'aider les enfants à supporter la situation de privation de liberté et de promiscuité affective et relationnelle. De plus, en rester là serait oublier les spécificités liées à la situation particulière de l'accueil familial, à chaque famille, à chaque enfant.

Nous soutenons qu'il est difficile voire impossible de donner des conseils précis qui soient valables pour tous en matière d'éducation en général et qui plus est en situation singulière et inédite, en particulier. En être convaincu est, en l'occurrence, déjà un point de repère en soi. Il va bien falloir, comme d'habitude d'ailleurs mais de manière amplifiée ici, faire du « cas par cas », c'est-à-dire faire avec qui on est. Inutile par exemple de s'inventer « zen » alors qu'on est de nature anxieuse : il va falloir faire avec cette anxiété. Il va également falloir faire avec l'enfant dont on s'occupe : inutile de vouloir faire suivre le programme scolaire proposé par les médias ou imposé par l'établissement scolaire à un enfant qui est, habituellement, en échec scolaire. Peine perdue et prise de tête assurée. A chacun selon son style, ses dispositions, la compréhension qu'il a de ce qui se passe. Et à chaque parent, chaque assistant familial de faire avec l'enfant dont il s'occupe, son histoire et, le plus souvent, ses troubles. Principe de réalité oblige. Les conseils généraux sont le plus souvent faits pour ne pas être suivis, parce qu'ils ne conviennent jamais tout à fait à qui en a besoin et que trouver une « solution » pour résoudre un problème, des « clefs » pour savoir comment se comporter, suppose d'avoir été acteur de leur élaboration et non pas d'appliquer une consigne fut-elle élevée à la hauteur de « bonne pratique ».

Pour autant, notre fréquentation ancienne et assidue des parents en général³ et des assistants familiaux en

particulier⁴ nous autorise néanmoins à tirer quelques enseignements généraux de cette expérience partagée.

Structurer l'espace

La famille - qui est toujours « d'accueil » vis-à-vis d'un enfant, qu'il soit le sien, ou pas - est un milieu social qui a vocation d'ouvrir l'enfant au monde extérieur. Autant dire que le confinement domestique est antinomique avec le processus familial. L'entre-soi cloîtré, auquel les mesures de lutte contre la propagation du covid-19 obligent, contrarie le besoin des enfants - et tout particulièrement des adolescents - d'échapper, plus ou moins, à la tutelle des parents ou de ceux qui les remplacent. La vie sociale extérieure au cercle familial constitue non seulement une respiration salutaire dans un confinement familial possiblement étouffant, mais également l'horizon nécessaire de toute éducation : l'enfant est destiné à partir... L'éducation l'y prépare. Les allées et venues entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'espace domestique et l'espace public, l'y entraînent. « Sortir » est l'enjeu majeur du devenir adulte. L'insertion sociale suppose une extraction préalable de son milieu familial d'origine. Eduquer, est-il bon de rappeler, signifie « conduire hors de... ». Or l'obligation de rester à la maison vient contrarier ce mouvement centrifuge nécessaire et salutaire à l'enfant.

Aussi, la structuration de l'espace domestique va-t-elle représenter un enjeu majeur dans l'organisation de la vie familiale au quotidien de sorte que, malgré tout, l'alternance d'allers et de retours, de présence et d'absence, de proximité et d'éloignement soient rendus possibles. Et l'alternance de temps partagés dans les espaces communs, contraints ou choisis, seuls ou ensemble, et de temps d'isolement dans un

3. Dans le cadre du Service Ecoute Parents de l'association PARENTEL : www.parentel.org.

4. Au sein du Service de Placement Familial Spécialisé de l'association Don Bosco. Cf. l'ouvrage que nous avons tiré de notre expérience : Coum D., *Repères pour le placement familial*, Erès, 2010/2017.

espace privé/intime dans lequel se replier pour échapper à l'autre, sera d'autant plus précieuse que l'enfant sera âgé. Le besoin de s'isoler, pour se protéger d'un excès de socialité, est d'autant plus puissant que la proximité est forte et durable. Les adolescents, passés maîtres de tout temps dans l'art de claquer les portes après leur passage, nous l'ont enseigné : il faut pouvoir échapper à la présence, au regard, à la main de l'autre. Être hors d'atteinte. Aussi s'agira-t-il pour l'enfant (mais peut-être également pour le parent.), faute de pouvoir « sortir » de la maison, de pouvoir néanmoins échapper à la présence de l'autre qu'impose le « huis clos » familial par le recours à une zone de repli. La chambre, la cabane au fond du jardin ou, en dernier recours, la salle de bain ou les WC, sont dès lors des lieux de refuge opportuns à respecter autant que nécessaire.

Structurer le temps

D'autre part, la vie de famille est un peu plus qu'une juxtaposition d'individus cohabitant en bonne intelligence et supposés être autonomes. La logique du « chacun fait ce qui lui plaît » trouve vite sa limite et confronte rapidement à un insupportable en ce qu'elle met les membres de la famille en concurrence et ouvre sur la toute-puissance du désir de chacun qui vient se heurter à celle de l'autre. Et la toute-puissance du désir des enfants est éventuellement très envahissante si elle ne trouve pas, sur son chemin, de limite à son expression. Pour éviter cela, l'instauration de règles de vie ensemble vont venir, opportunément, scander le déroulement de la journée, comme un programme auquel se référer. Elles sont donc d'autant plus nécessaires qu'elles ne sont plus implicitement imposées par le rythme scolaire (pour les enfants), professionnel (pour les adultes) ou celui des visites, des relais et des rendez-vous pour les enfants placés. On pouvait se plaindre de ces contraintes horaires, de ces déplacements obligés, de cet emploi du temps de ministre.

En leur absence on découvre tout leur intérêt : sans ces rendez-vous programmés, les journées, bientôt les semaines, paraissent vides, sans échéances auxquelles il y a à se préparer, sans perspective d'un ailleurs et d'un au-delà de l'ici et maintenant auquel penser, méditer, voire rêver.

Aussi la structuration du temps va-t-elle revêtir, en cette période de confinement, un intérêt particulier : il s'agira de donner un tempo aux journées et, tel un chef d'orchestre, mettre en musique la partition d'un programme quotidien qui non seulement créera quelques habitudes rassurantes (dont on ne manquera pas de se plaindre au demeurant) mais également servira de contenant à une vitalité, voire une pulsion, parfois débordante : celle de l'enfant. Se plier aux contraintes d'une heure de lever ou de coucher, se préparer aux activités prévues et récurrentes, se bercer de l'alternance régulière des temps obligés et des temps libres, etc. émaillera la journée de points de repère répétitifs, rassurants, comme une mélodie que l'on connaît par cœur et que l'on fredonne encore et encore pour se donner du courage. Cette ritualisation du quotidien rassure : on a un programme et on s'y tient. Car il contient. C'est là d'ailleurs le seul moyen d'y trouver, en l'y introduisant, un peu de variété. L'exception confirme la règle, mais sans la contrainte de la règle pas de plaisir de l'exception. C'est tout l'intérêt du dimanche ou de la récréation... Et c'est également l'occasion de changer ses habitudes ordinaires d'avant le confinement, pour des habitudes inédites, extraordinaires... Quelque chose de nouveau peut, à cette occasion, se manifester et l'on découvre que l'on peut vivre ensemble autrement.

Structurer les relations

La vie de famille n'est pas un long fleuve tranquille. Jamais. Bien sûr, les règles de vie ensemble dont on ne peut se passer - l'heure des repas, le temps de se

lever, de se laver, de travailler, de ne rien faire dans sa chambre, de sortir le chien dans le jardin, etc. - solliciteront l'autorité des adultes, toujours convoqués à leur responsabilité d'être garants non tant de l'harmonie familiale (celle-ci est un doux rêve irréalisable), mais tout au moins que la maison ne soit pas un champ de bataille ni la cohabitation la jungle. Se référer à une « feuille de route » commune et partagée y aidera. Mais l'adulte en restera l'inévitable garant. La démocratie familiale ne tient que s'il y a un pilote dans l'avion. Pourtant l'époque n'est pas au commandement ni à l'affirmation d'une autorité parentale qui s'imposerait aux enfants. La modernité, pour nous libérer d'un patriarcat parfois abusif, a cru bon de devoir exempter les enfants de toute soumission à l'autorité de l'adulte. Celui-ci, émancipé de toute référence transcendante, est devenu libre d'agir en tant que parent à sa guise ? Y compris au risque de faire de l'enfant son objet, son partenaire ou sa référence. Mais le prix à payer de la liberté est l'angoisse : comment être parent lorsque la feuille de route de l'éducation de l'enfant n'est plus écrite ? Comment être enfant lorsque le parent panique ?

L'orchestration d'une vie familiale vivable au moment de la crise rappellera les parents, qu'ils soient d'accueil ou non, à leur responsabilité : il faut un pilote dans l'avion. Leur autorité est requise qui gagnera sans doute à s'appuyer, particulièrement quand il s'agit d'adolescents, sur le consentement des enfants à se plier aux règles du jeu familial édictées pour l'occasion. Peut-être même leurs contributions à l'élaborer ? Elle n'en sera que mieux respectée. Mais, quoi qu'il en soit, l'application et le respect des règles nécessitent en général la vigilance d'un gardien ou, mieux, le cadre d'un engagement dont le contrat est la forme instituée à laquelle se référer : « *tu t'étais engagé à...* » pourra rappeler l'adulte, dont la volonté n'échappe d'ailleurs par non plus à la règle, sur le mode de l'exemple à donner du respect de l'engagement. L'institution de

rituels dont l'adulte est le garant peut donc aider à contenir non seulement l'anxiété des parents et tout autant les débordements inévitables et inhérents à la vitalité infantile le plus souvent troublée. Le désir de chacun se trouve contenu par un usage qui vient organiser les relations sur le mode d'un décisif « *parce que c'est comme ça.* » parfois nécessaire. Sinon, l'affectif prend le dessus et l'on attend d'être aimé de l'enfant comme on l'aime. A ce jeu-là, les dés sont pipés. Et la haine (dont la déception puis la rancœur sont les signes avant-coureurs) se révèle vite être l'envers de l'amour. Aussi les usages quasi ritualisés, les routines, les habitudes établissent-elles une distance entre les uns et les autres, de l'huile dans les rouages des relations intra-familiales, une salutaire « triangulation du rapport à l'autre ».

Mais cela serait simple s'il s'agissait de ne s'occuper que de « nos » enfants, complaisants pour la plupart et désireux de contribuer à rendre la vie de leur propre famille possible. Le caractère exceptionnel des circonstances mobilise chez chacun et ensemble des ressources internes que l'on ne se connaissait peut-être pas et libère une motivation nouvelle à faire face à l'inédit qui, dans les premiers temps du confinement, transforme la crise en expérience intéressante.

Par contre, les enfants placés, parce qu'ils souffrent depuis longtemps et encore maintenant, et que leur souffrance se manifeste par des comportements sociaux troublés, confrontent ceux qui s'en occupent au quotidien à des mouvements émotionnels et relationnels complexes, tumultueux, parfois violents. La vie de la famille d'accueil s'en trouve, le plus souvent, bouleversée. Ils nous rappellent, parce qu'ils en ont fait la douloureuse expérience, que l'excès de proximité nuit à la relation, de la même manière que l'excès de présence abîme le lien. En ce sens, le confinement en tant qu'il contraint les uns et les autres à se côtoyer des jours durant sans échappatoire, sans porte de sortie, sans issue de secours, peut vite devenir pour

ces enfants écorchés vifs parce qu'ils ont mal à leurs liens familiaux, un véritable supplice. Et pour ceux qui s'en occupent un enfer.

La répétition et l'amplification de la souffrance de l'enfant placé... et de la famille d'accueil

Les enfants placés souffrent de leur histoire familiale. On le sait. Et ce n'est plus tant de délaissement, voire d'abandon ou de carence de soins dont les enfants placés d'aujourd'hui souffrent. La psychopathologie infantile actuelle traite au contraire des séquelles de troubles de l'attachement, de multiples effractions psychiques voire corporelles vécues, des abus sexuels subis, des relations incestuelles et des liens d'emprise endurés, de la confusion des places et des générations supportée, etc. Bref les enfants placés souffrent de nos jours d'un excès plutôt que d'une carence de relation, d'affection, de sollicitations. La liste des mauvais traitements subis est très longue tant leur diversité est la règle. Le point commun des enfants placés tient, pour la majorité d'entre eux, au fait d'avoir été mal aimés, trop aimés, abusivement aimés.

Le placement de l'enfant dans une famille d'accueil ne suffit nullement à ce que la souffrance - et les troubles conséquents - s'arrêtent. Parfois même elle s'y amplifie. Parce que l'enfant séparé de ses parents souffre. Parce que les parents séparés de leur enfant souffrent également et continuent parfois à le faire souffrir. Parce que les dispositions juridiques et/ou administratives ne sont parfois pas de nature à apaiser un lien que l'on sait toxique mais que l'on ne peut pas ne pas maintenir. Parce que le maintien du lien avec la famille d'origine, pour nécessaire qu'il soit à certaines égards, maintient l'enfant en tension. Parfois même en souffrance. Tirailé entre deux appartenances possibles, il croit devoir faire un choix, en fait impossible. Et il

arrive encore hélas que l'on préconise que l'enfant ne s'attache pas à ses parents d'accueil. Parce que l'on continue hélas d'indexer le placement à l'objectif d'un imaginaire « retour de l'enfant dans sa famille », alors même qu'il n'y a jamais vécu telle qu'elle est et que, le plus souvent, sa famille, c'est la famille d'accueil. Bref, tel est le quotidien chaotique de nombreux enfants placés et, avec eux, celui non moins chaotique des assistants familiaux qui acceptent d'en avoir la charge et celle tout aussi mouvementée de la vie d'une famille qui l'accueille en son sein. Or, les mesures de confinement viennent, brutalement, mettre un point d'arrêt à une problématique institutionnelle – administrative et juridique – en logeant, à la faveur d'un impératif catégorique, tout le monde à la même enseigne : on ne sort pas de « chez soi » et le « chez soi » de l'enfant placé devient, si cela ne l'est déjà, sa famille d'accueil.

Aussi le confinement vient-il perturber le rythme instauré des conditions du maintien du lien avec la famille d'origine. Ce faisant, il perturbe irrémédiablement l'enfant. Comment ? Cela dépend de l'enfant, des parents, de l'assistant familial... La suspension forcée des visites peut être vécue comme un soulagement. D'autant plus qu'elle n'est pas choisie par lui. Elle s'impose. Mais tout soulagement est la manifestation de la satisfaction d'un désir qui ne s'éprouve ni ne se réalise jamais sans son corollaire : un sentiment de culpabilité plus ou moins intense qui vient également interroger ce qu'en pense l'assistant familial... La suspension des visites peut venir réaliser un vœu plus ou moins avouable et pourtant tellement familier du vécu de l'enfant et/ou des assistants familiaux : « *ah si ces parents pouvaient disparaître.* » Mais il y a toujours un prix à payer des vœux de disparition. La suspension des visites peut être également un supplice pour l'enfant en mal de parents, ainsi que pour la famille d'accueil qui trouvait là, jusqu'alors, l'occasion de souffler, de se retrouver, trouvant dans l'absence de l'enfant lors du droit de visite l'occasion d'y penser ou

de l'oublier, bref de lui donner une existence psychique qui seule fait objection à un dangereux excès de présence et soutient le désir de retrouvailles. Au demeurant, un impératif majeur s'applique à tous, y compris aux parents qui peuvent, eux également, y trouver leur compte : l'empêchement à assumer un rôle social qui leur est le plus souvent étranger et dont ils sont pour l'occasion dispensés, les soulage peut-être d'un poids dont ils n'ont pas à assumer la responsabilité. Ils n'ont plus, momentanément, à s'occuper de leur enfant, en revendiquer la possession et prétendre en avoir la capacité : confinement oblige.

Mais l'enfant placé rejoue avec sa famille d'accueil la partition relationnelle dont il a été imprégné avec ses parents depuis le début de sa vie : l'enfant battu pousse à bout son assistante familiale pour s'assurer que les coups ne pleuvront pas encore. « *On dirait qu'il cherche à se faire battre.* » Il cherche en fait à avoir l'assurance du contraire alors qu'il n'a peut-être connu que cela de la part d'adultes en qui il avait, au début de sa vie, logé sa confiance. L'assistant familial résistera-t-il à la tentation de hausser le ton voire d'en venir aux mains ? Rien n'est moins sûr alors même que la violence de l'enfant provoque la violence de l'adulte qui s'en occupe et que l'enfermement accroit. L'agressivité tend à augmenter à mesure que le nombre de personnes réunies dans le minimum d'espace augmente. Le confinement - être ensemble dans la même pièce, sous le même toit, dans les mêmes espaces, sans échappatoire possible - risque d'amplifier les attitudes de provocation jusqu'à l'exaspération des adultes et la manifestation de réactions émotionnelles violentes. De part et d'autre. Le huis-clos familial autant que le face-à-face sont possiblement mortifères : soit lui, soit moi. Le nid n'est un refuge douillet qu'un temps, et pour celui qui le choisit et qui peut s'en évader. Sinon il est une insupportable prison. La « cellule » familiale n'aura jamais été aussi bien nommée.

Plus que jamais, l'enjeu sera celui de la limite, de la distance, de la contenance bien sûr... plutôt que de l'affection, de la compassion, de l'amour... Pour éviter la contention, le rejet, la violence... Plus facile à dire qu'à faire. Certes. Mais tel est l'engagement pris par l'assistant familial dans un tel choix de métier : faire avec la difficulté relationnelle au sein de sa famille. Mais pas seul. Le mari, l'épouse, la compagne, l'ami/e sera d'un précieux secours. Le travailleur social également. Parce qu'il représente, entre autres, un point d'ancrage à l'extérieur, au social, à la loi.

Il s'agira donc de donner un cadre qui non seulement permettra de contenir ce qui, de la difficulté de vivre l'enfermement, l'interdiction de circuler librement, la présence obligatoire, viendra à émerger mais lui donnera l'occasion de trouver une autre manière de se manifester que la brutalité d'une pulsion que rien ne retient. Car l'enjeu sera également celui de l'expression, de la symbolisation, de la mise en mots de l'expérience vécue. La sublimation comme voie royale de l'humanisation de la pulsion...

Prendre soin de soi, être conscient de ses propres limites : une exigence professionnelle

L'on sait d'expérience que la prévention du passage à l'acte tient, le plus souvent, à la capacité de « mettre des mots sur les maux ». Plus que jamais, les temps de parole, d'expression, de symbolisation - par le jeu, le dessin, l'histoire que l'on imagine ou que l'on raconte, le journal de bord que l'on écrit au quotidien, etc. et à chacun ses inventions. - vont constituer des outils précieux pour transformer le vécu intérieur et lui donner une forme socialement acceptable... Il ne s'agit pas de bombarder à tout bout de champ l'enfant d'un discours plaqué ou de questionnements incessants, vite persécuteurs car « ça » lui « prend la tête », mais de préserver des temps pour parler, non pas seulement à l'enfant, mais avec l'enfant. Pour le rassurer. Et entendre ce qu'il a à dire de ce qu'il vit, à sa manière, inévitablement singulière.

Encore faut-il avoir des oreilles pour écouter et pour entendre. Et l'assistant familial n'est pas le psy, dont l'aide, directe ou indirecte, est plus que précieuse en ces temps difficiles. L'assistant familial n'est pas le psy et, confronté à un quotidien massif et une présence tout aussi massive d'un enfant troublé, il/elle est plus que tout autre exposé au risque d'éprouver très vite la violence de ses affects déclenchés par les troubles et les provocations de l'enfant. Sans compter qu'il a mille et une raisons, dans un tel contexte, de s'inquiéter... et de risquer d'inquiéter l'enfant. Car la contagion n'est pas que virale, elle est également psychique. L'angoisse circule, de l'un à l'autre, et la sensibilité de l'enfant est particulièrement perméable. La « disponibi-

lité psychique », c'est-à-dire ne pas être envahi par ses propres émotions entrées en résonance avec celles de l'enfant pour pouvoir continuer d'être disponible à l'enfant, à ce qui le trouble et ce dont il a besoin, est une ressource humaine précieuse et plus que jamais requise alors même que les conditions de confinement sont de nature à la mettre gravement à mal. Comment faire pour rester - autant que possible - « zen » alors même que tout ou presque risque d'y contrevenir ? A chacun ses solutions mais la conscience de ce que l'on ressent, le consentement à être limité, l'attention accordée à soi... constituent, paradoxalement à première vue, des recours utiles.

Car à l'impossible nul n'est tenu. Le dévouement qui va parfois jusqu'au sacrifice de soi, subi et parfois choisi, n'est pas, en la matière, sans risque. Et l'erreur serait de vouloir en faire trop. Car le douloureux vécu d'impuissance n'est que l'envers d'un fantasme de toute-puissance mis en échec. Alors même que le contexte augmente, au-delà du nécessaire, la charge mentale et affective des éducateurs de tout crin, donc des assistants familiaux, se donner des objectifs trop ambitieux reviendrait à administrer un remède qui se révélerait pire que le mal. A l'impossible nul n'est tenu disions-nous. Et prendre soin de soi, se préserver des espaces et des temps de respiration, ce qui suppose d'avoir conscience de ses propres limites et d'y consentir, constitue un impératif majeur en tant qu'il permettra de durer et d'endurer. Et de rassurer l'enfant. « *Tata n'est pas toute puissante.* » Car prendre soin de l'autre suppose de prendre soin de soi. Surtout s'il s'agit d'un enfant troublé. L'exigence n'est pas uniquement sanitaire, c'est-à-dire stratégique. Elle est peut-être même simplement humaine, c'est-à-dire éthique. Les enfants placés souffrent d'avoir (eu) des parents indisponibles psychologiquement. Faute d'avoir suffisamment pris soin d'eux-mêmes, ceux-ci ont échoué à prendre soin de leur enfant. Peut-être même ont-ils pu croire, sans s'en rendre compte, que l'enfant allait

pouvoir être une solution à leur souffrance. Aussi un des enjeux centraux du placement familial sera-t-il dès lors de ne pas répéter cette impasse relationnelle et affective déjà éprouvée par l'enfant. Une fois « placé », celui-ci met, inconsciemment bien sûr, à mal le lien et, ce faisant, la personne avec qui il est en lien. Sur le mode de la répétition. Et du défi : l'adulte qui accueille va-t-il répéter ce qui a déjà été vécu ? Or le défi, perçu légitimement comme une provocation, c'est-à-dire en fait un appel, s'intensifie en tant de crise.

Poussés dans nos retranchements, privés des portes de sortie habituelles qu'offrent le départ à l'école, le week-end chez les parents ou le relais éducatif salvateur, il se peut que nous soyons poussés à bout, emportés par la violence des émotions réveillées par la promiscuité relationnelle, elle-même menaçante pour l'enfant. L'effondrement psychique - appelé désormais « burn out parental » - n'est pas loin. Faute d'en avoir perçu les prémisses, il menace de rupture, une de plus, un lien mis à mal. Alors il faut, dans la situation de confinement, penser à se séparer, d'une manière ou d'une autre, pour prévenir l'excès d'attachement et de familiarité ; s'absenter d'une manière ou d'une autre pour lutter contre le trop-plein de présence ; s'aménager des stratégies d'éloignement comme antidote à une proximité insoutenable à force d'être extrême... Cela revient à changer de pièce, à sortir dans le jardin, à reprendre son souffle, à téléphoner à un ami ou à un psychologue, à surfer sur le net, à s'aménager un temps seul, et/ou avec son conjoint, pour échapper à la pression de la vitalité infantile en excès... S'évader pour éviter des passages à l'acte toujours regrettables. Et revoir ses ambitions à la baisse. Le pouvoir du parent, d'accueil ou non, est, nécessairement, limité. Pour remonter au front un peu plus tard. Prendre soin de soi pour pouvoir continuer à prendre soin de l'enfant... Tel est le challenge à relever. Pas sans condition.

L'art de la modération et de la délégation

Il n'y a pas là d'urgence. On a le temps. Trop peut-être. Et ce qu'il n'est pas possible aujourd'hui le sera peut-être demain ? Et si ce n'est pas par soi-même, peut-être le sera-t-il par d'autres. On ne peut pas tout faire. On ne doit pas tout faire. Aussi, n'y a-t-il pas lieu d'avoir des objectifs de réussite démesurés. L'assistant familial n'est pas, pas plus que les parents ordinaires, un enseignant. L'école peut attendre... C'est l'occasion de le rappeler : les parents (qu'ils soient d'origine ou d'accueil) ne sont pas des enseignants, pas plus qu'ils ne sont des médecins lorsque leur enfant est malade ou des psy s'il souffre de troubles psychiques. Et ce n'est pas une question de compétence mais de positionnement généalogique. En effet, le salut de l'enfant tient à ceci que ses parents renoncent à tout savoir et tout pouvoir sur lui. C'est, disons-nous, l'essence même de la parentalité que d'être partagée. Autrement dit, la délégation est au cœur même du principe parental qui suppose des éducateurs que leur rapport à l'enfant soit traversé par le consentement à renoncer à... et à déléguer une part du pouvoir que la prééminence juridique et affective de leur positionnement leur confère. Confier l'enfant à l'enseignant, à l'aide maternelle, à l'animateur de loisirs, etc., c'est pour le parent faire l'épreuve d'une limite mise à son pouvoir sur l'enfant : il ne peut pas tout pour lui. C'est pour l'enfant échapper avec soulagement à la toute-puissance de son parent sur lui, garantie d'une émancipation progressive et possible de la tutelle familiale.

Le confinement attribue donc au parent d'accueil une responsabilité, une pression en fait, qui excède non seulement sa compétence – en un sens c'est heureux. – mais également pollue son positionnement vis-à-vis

Bibliographie

de l'enfant. D'où le risque de vouloir en faire trop et, soit d'y parvenir, tant pis pour l'enfant sur lequel l'emprise se renforce jusqu'à l'explosion, soit d'échouer, tant pis pour le parent, dès lors exposé au risque du désormais fameux « burn out parental ».

Aussi un objectif raisonnable et nécessaire serait-il, dans le contexte de confinement familial, celui de faire durer, autant que possible, une cohabitation extraordinaire, temporaire, et aux effets possiblement délétères, entre les générations au sein de la famille d'accueil. D'être forcée et inévitablement intense, cette cohabitation n'en est pas moins l'occasion pour un enfant « placé » de découvrir que les liens familiaux, quand bien même ils seraient mis en tension en ce temps de clôture de la cellule familiale sur elle-même, ne sont pas fatalement voués à répéter l'enfer qu'il a déjà connu. Ce serait déjà ça.

- Chapon N. et Premoli S. (dir.), *Parentalité d'accueil en Europe : regards théoriques et pratiques professionnelles*, Presses Universitaires de Provence, 2018.
- Coum D., *Paternités : figures contemporaines de la fonction paternelle*, EHESP, 2016.
- Coum D., *Repères pour le placement familial*, Erès, 2017.
- Coum D. (dir.), *Par-delà l'amour et la haine dans les liens familiaux*, Erès/Parentel, 2020.
- Forget J.-M., *Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel*, coll. Temps d'arrêt, Yapaka, Fédération Wallonie-Bruxelles, 2010.
- Gratton E. (dir.), *Nouveaux regards sur la filiation : perspectives croisées entre sociologie et psychanalyse*, Presses Universitaires de Rennes, 2017.
- Neyrand G., Wilpert M.-D. et Coum D., *Malaise dans le soutien à la parentalité : pour une éthique d'intervention*, Erès, 2017.
- Neyrand G. (dir.), *Faire couple, une entreprise incertaines*, Erès, 2020.
- Quentel J.-C., *Le parent, culpabilité et responsabilité en question*, De Boeck, 2008.

Pour approfondir le sujet



- Comment aider les parents à reconnaître les limites de leurs compétences ? avec Daniel Coum
- Quelle cohérence éducative entre les adultes autour de l'enfant? avec Daniel Coum
- Qui sont les parents d'un enfant? avec Daniel Coum
- Le professionnel de l'enfance, substitut de la fonction parentale, avec Pierre Delion
- Grandir, c'est apprendre à se séparer, avec Pierre Delion
- Comment soutenir une alliance éducative autour de l'enfant ?, avec Gérard Neyrand
- L'alternance éducative : du parent au professionnel de l'enfance, avec Gérard Neyrand
- ...
- Le travail social animé par la « volonté artistique », de David Puaud
- La parentalité aujourd'hui fragilisée, de Gérard Neyrand
- ...
- Parents – enfants confinés... Comment ne pas péter les plombs ?
- Quelques points d'appui pour les professionnels de l'aide dans le contexte du Covid-19
- ...

CONTEXTE COVID-19

Ressources pour les professionnels VIDÉOS EN LIGNE

Avec Pierre Delion, pédopsychiatre

- En contexte de crise sanitaire, quelles sont les pistes dont le professionnel de l'aide dispose pour soutenir les familles ?
- En contexte de confinement, aménager des réunions d'équipes garde toute son importance
- En période de crise sanitaire, la présence téléphonique des professionnels de l'aide est un lien et un appui pour les parents
- Crise sanitaire et mesures de confinement, quels impacts sur l'enfant ?
- Comment articuler besoin d'intimité et apprentissage de la capacité « à être seul » en contexte de confinement ?
- S'occuper des autres, s'occuper de soi, la tâche complexe des professionnels de l'aide dans le contexte du Covid-19
- Crise sanitaire, comment soutenir les enfants inquiets pour leurs parents ?
- Crise sanitaire : rétablir les métiers du soin et de l'éducation au centre des priorités sociales
- ...

Avec Pascal Kayaert, directeur de Télé Accueil Bruxelles

- En contexte de crise sanitaire, passer de l'entretien en présence à l'entretien téléphonique, quels sont les aménagements à repenser ?
- Le professionnel garant du cadre aussi dans les entretiens par téléphone
- Comment poser le cadre de l'aide par vidéo qui expose l'espace intime de chacun ?
- En contexte de confinement, promouvoir l'acte de parole pour éviter le passage à l'acte
- Penser la parole comme un acte, un outil de prévention en cas de confinement
- Mesures de sécurité et de confinement, quand la vie sociale s'organise autour d'interdits, quels impacts pour les personnes les plus fragiles ?
- Comment continuer à travailler dans ce contexte de Covid-19, avec des familles qui ne demandent rien ?
- ...

Avec Daniel Coum, psychologue

- Crise sanitaire et sentiment d'impuissance du professionnel : quelques pistes pour aller de l'avant avec les familles
- Contexte de confinement : comment contenir son propre débordement face à un enfant/adolescent débordé
- Parler avec l'enfant (et non à l'enfant), une mesure éducative précieuse en contexte de confinement
- Être parent en contexte de confinement : concilier tous les rôles est une gageure
- Contexte de confinement, une mesure sanitaire paradoxale au rôle habituel de la famille
- ...

Avec Véronique Le Goaziou, sociologue

- La crise sanitaire actuelle à la lueur des crises qui ont marqué l'histoire
- Comment la crise sanitaire impacte la solidarité ?
- Comment la crise sanitaire éveille une peur de l'autre et détricote le lien social ?
- Crise sanitaire et fracture sociale
- ...

Avec David Le Breton, anthropologue

- Rire pour dépasser la détresse ambiante
- « Être ensemble, un partage de rires »
- Le rire, un outil précieux pour le professionnel
- Mesures de confinement et risques de fugue à l'adolescence
- ...

Durant le confinement Covid-19, retrouvez chaque jour de nouvelles vidéos en ligne réalisées à partir de vos questions.

Faites- nous part de vos questions relatives à vos pratiques professionnelles bousculées dans ce contexte particulier.

Partagez vos ressources, vos idées pour maintenir le lien avec les enfants et les familles pendant cette crise sanitaire. Nous nous en ferons le relais via le site.

sur yapaka.be

Temps d'Arrêt / Lectures

Derniers parus

85. Introduire l'enfant au social.

Marie Masson

86. Peut-on encore toucher les enfants aujourd'hui ?

Pierre Delion

87. Corps et adolescence.

David Le Breton

88. La violence conjugale frappe les enfants.

Christine Frisch-Desmarez

89. La violence de jeunes : punir ou éduquer ?

Véronique Le Goaziou

90. L'évolution des savoirs sur la parentalité. Gérard Neyrand

91. Les risques d'une éducation sans peine

Jean-Pierre Lebrun

92. La vitalité relationnelle du bébé. Graciela C. Crespin

93. Prendre soin du bébé placé. Geneviève Bruwier*

94. Les trésors de l'ennui.

Sophie Marinopoulos

95. Prévenir la violence par la discussion à visée philosophique.

Michel Tozzi

96. Coopérer autour des écrans.

Pascal Minotte

97. Les jeunes, la sexualité et la violence. Véronique Le Goaziou

98. Evolution du traitement des ruptures familiales.

Benoît Bastard

99. L'attachement, un lien revisité à l'adolescence.

Lauriane Vulliez-Coady, Frédéric Atger et Claire Lamas

100. Prévenir la maltraitance.

Vincent Magos

101. Du déclin au réveil de l'intérêt général.

Dany-Robert Dufour

102. La parentalité aujourd'hui fragilisée.

Gérard Neyrand

103. L'attention à l'autre.

Denis Mellier*

104. Jeunes et radicalisations.

David Le Breton

105. Le harcèlement virtuel.

Angélique Gozlan

106. Le deuil prénatal.

Marie-José Soubieux, Jessica Shulz

107. Prévenir la négligence.

Claire Meersseman

108. A l'adolescence, s'engager pour exister. Marie Rose Moro

109. Le secret professionnel, fondement de la relation d'aide et d'écoute. Claire Meersseman,

André Donnet, Françoise Dubois, Cécile Guilbau

110. La portée du langage.

Véronique Rey, Christina Romain, Sonia DeMartino, Jean-Louis Deveze

111. Etre porté pour grandir.

Pierre Delion

112. Le travail social animé par la « volonté artistique ».

David Puaud

113. Quand la violence se joue au féminin. Véronique Le Goaziou

114. Résister à l'algocratie - Rester humain dans nos métiers et dans nos vies. Vincent Magos

115. Mères et bébés en errance migratoire. Christine Davoudian

* Ouvrage épuisé.

Découvrez toute la collection Temps d'Arrêt et retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en ligne, ...

En Belgique uniquement
Les livres de yapaka
disponibles gratuitement au 0800/20 000 ou infos@cfwb.be



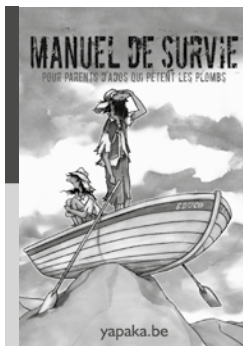
POUR LES PARENTS D'ENFANTS DE 0 À 2 ANS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ADOS



POUR LES ENFANTS



POUR LES ADOS DE 12 À 15 ANS